

LA FAMILLE À QUOI ÇA SERT ? COMMENT ÇA SERRE ?

Christian Fierens

Ensemble de personnes vivant quotidiennement les unes avec les autres dans un même domicile, la famille apparaît d'emblée comme un ramassis de problèmes. Les déchirures œdipiennes, l'instrumentalisation objectivante, le spectre des morts, le métro-boulot-dodo, les haines sournoises, l'éclatement du domicile sont-ils des impossibilités inhérentes à la substance du groupe familial ? Ou sont-ce des maladies accidentelles, plus ou moins graves de ce même groupe qu'on pourrait guérir, soigner ou déclarer incurables selon les cas ?

Quelle que soit la réponse, dans cet abord comme groupe, la famille est considérée comme un ensemble de différents objets préexistants : papa, maman, le frère, la sœur, la bonne, le chat, le chien et moi. On nous dit de quoi c'est fabriqué, de quoi c'est composé ou recomposé ; on part des éléments pour former un groupement ou un regroupement. Et une thérapie familiale judicieuse devrait pouvoir régler l'agencement du groupe, y compris le dissoudre si nécessaire. La notion de composition, d'ensemble ou de groupement semble aller de soi. Et en cas d'échecs, on recommence, on recompose, on réassemble et on regroupe. Une fois, deux fois, trois fois. La répétition devrait arriver à résoudre la question.

Cette conception de la famille comme ensemble camoufle une catastrophe inévitable : l'absence de rapport sexuel et plus généralement l'absence de dialogue. Malgré les générosités de la mère, du père et des enfants, chacun joue sa partie pour soi et le regroupement n'est que

la mise en forme plus ou moins réussie d'un essaim d'égoïsmes petits ou grands, un arrangement dont chacun peut plus ou moins s'accommoder. Nous n'avons jamais des individus préalables bons ou neutres qu'il faudrait ensuite agencer en groupe. Le complexe d'Œdipe n'est pas une tragédie qui surgit à un moment donné dans tel regroupement familial fondamentalement bon. Ce n'est pas non plus que nous ayons des loups (*homo homini lupus*), des individus foncièrement mauvais à pacifier dans un contrat familial. Le complexe d'Œdipe est constitué par un foisonnement de mouvements qui précèdent les personnes : amour, haine, idéalisation préexistent à chacun des individus qui apparaîtront à la fin. L'enfant ne naît que comme le fruit d'un amour inconscient, porteur déjà d'une haine qui le supprimerait, mais aussi port et support de tout ce que lesdits parents n'ont pu être. Le père en tant que père et la mère en tant que mère n'ont aucune existence préalable au groupement ou au regroupement, ils sont eux aussi le fruit d'amour, haine et idéalisation. Laïos et Jocaste ne deviennent pas père et mère au jour de la conception d'Œdipe ou au jour de sa sortie du ventre de Jocaste. Bien sûr, « ça » existe ; mais ça, « c'est comme les cochons » et « Plus ça devient vieux, plus ça devient bête ». Le père la mère c'est autre chose. Laïos devient père au moment de sa confrontation sur la route avec Œdipe sans le reconnaître et Jocaste au moment où elle recueille son fils dans son lit sans le reconnaître. C'est la *fonction* qui crée la personne et ce qu'on peut appeler « famille » ne se résume pas à classifier l'individu (le nom de famille) ; la fonction famille façonne la personne qui sonnera comme père, mère, sœur, frère, bonne, chat ou chien.

Si la famille n'est pas d'abord un groupement d'individus, mais une fonction, comment fonctionne-t-elle ? On peut voir le fonctionnement de toute la série des passions, d'amour, de haine, d'idéalisation dans la famille. Qui peut déceler l'intention de haine camouflée derrière les belles générosités familiales ? Qui peut mesurer la passion de l'ignorance ensevelie dans les codes familiaux ? Qui peut entrevoir la nature de l'amour gisant derrière les luttes fratricides ? Les phénomènes familiaux seraient comme des précipités (au sens chimique du terme) dans un bouillon de passions et de déraisons. Le thérapeute définirait maintenant la famille comme une composition ou un assemblage, non plus de personnes, mais de passions qu'il faudrait régler et modérer par tous les moyens possibles. Il faut interroger le principe de ce réglage, de cette modération.

Il faut interroger le principe de ces deux définitions de la famille comme composition de personnes ou comme composition de passions.

Je partirai de la fonction ou du fonctionnement *de la famille*.

Une première façon d'aborder le fonctionnement c'est de poser la question : à quoi ça sert ? Pour quel service ?

Je vais d'abord distinguer deux services, deux utilités de la famille qui sont apparemment bien « encastrées », l'une dans l'autre. La première utilité consiste à produire et à multiplier les éléments qui pourront composer ou recomposer la famille comme groupe. On retombe bien vite dans la première conception de la famille comme ensemble. La famille ce serait *par définition* une famille nombreuse. Allez-y et multipliez-vous ! Faites des enfants ! L'impératif de prosélytisme n'est pas seulement celui de la famille nucléaire, mais celui des familles au sens large. Par exemple, cette multiplication du troupeau – troupeau de cochons – est une affaire romaine. L'Empire romain a vécu de la conquête de nouveaux individus, c'est-à-dire de l'esclavage ; quand la conquête s'essouffle, « les casernes d'esclaves se vident »¹ et l'empire s'écroule. La multiplication des fidèles sert aussi à remplir les églises ou les mosquées pour la plus grande gloire de Dieu. Quand les conversions s'essoufflent, les églises se vident. Lorsqu'on ne fait plus nombre, on s'inquiète. De la même façon, la famille n'est-elle pas en train de rétrécir comme une peau de chagrin ? Un individu peut-il encore constituer une famille à lui tout seul ?

La deuxième utilité sert... à servir. C'est à proprement parler un service où les passions (amour, haine, idéalisation) s'unissent pour la plus grande gloire de Dieu, d'Allah, de l'empereur romain ou plus simplement pour celle du pater familias et de sa fierté. C'est l'étymologie de « famille ». Si la famille est un ensemble, c'est d'abord l'ensemble des familiers, c'est-à-dire des serviteurs : ça sert à servir. En fonction du service donné et rendu, la famille serait l'incarnation de la dialectique du maître et de ses serviteurs, de son troupeau, de ses cochons, de ses fidèles, de ses esclaves. La mort du pater familias n'y change rien, il peut être remplacé par un autre, fût-ce une mater familias ou par telle ou telle image pieuse trônant au centre du domicile. La famille compte pour un parce qu'il y a la multiplicité de ses composants (individus et passions). Les services de l'un (le maître) et de la multiplication (des individus composant la famille) vont parfaitement de pair. On pourrait penser : si la fonction paternelle fait défaut, le troupeau se disperse. Mais il est tout aussi juste de dire si la création, la procréation ou la procréation assistée s'essoufflent, c'est le trône et l'autel qui sont en danger. Faute de domestiques, la maison du maître s'écroule. Car c'est l'enchaî-

1. Bergounioux, *Une chambre en Hollande*, p.12.

nement du maître avec ses esclaves qui soutient le discours du maître dans sa stabilité.

Aujourd'hui, on peut noter des mutations évidentes dans notre monde contemporain : déclin de la fonction du père et perte de fertilité qui, de concert, amènent à la dissolution des liens familiaux. Bref, on pourrait décrire la catastrophe du discours du maître. C'est le service doublement magistral qui disparaît. Mais comment le penser ? Quels sont les concepts qui permettent de se diriger ?

C'est d'autant plus difficile à penser que les deux premières utilités servaient à ne pas penser, la loi du nombre tient lieu de pensée et l'autorité paternelle sert à déléguer sa propre pensée à l'autorité. Les deux premiers services arrangeaient le bourgeois ; on accepte de servir à condition de pouvoir en profiter, de tirer les marrons du feu, sans avoir à s'engager dans une pensée révolutionnaire. Avec l'effondrement des deux services propres au discours du maître, c'est la famille bourgeoise qui disparaît non pas comme famille propre à une certaine classe, mais comme famille propre à une certaine éthique qu'on peut retrouver dans toutes les classes sociales. C'est l'éthique de délégation des risques révolutionnaires à d'autres pour mieux gérer les masses. Dans ce sens, un certain syndicalisme est parfaitement bourgeois. Il est parfaitement vain de tenter de réparer le lien fondateur du discours du maître avec une nouvelle technique d'affiliation ou encore de vouloir sauver la conception de la famille qui articule une multiplicité d'éléments à un principe unificateur par un nouveau principe unificateur. C'est vouloir réparer le service défectueux de la famille par le principe même de son défaut ou encore enfoncer le clou avec un marteau en carton.

Quelle est la raison de cet échec ? C'est la Raison elle-même. Le principe de la raison s'écrit selon Hegel : tout le réel est rationnel et tout le rationnel est réel. La réalité du groupe est réglée par la raison du père et la raison du père est réglée par la réalité du groupe. L'enchaînement semble parfait. C'est ici qu'apparaît une toute nouvelle figure de la famille². Elle va apparaître maintenant comme l'impossibilité de cet enchaînement.

Avec la découverte de la catastrophe qui frappait Œdipe et sa famille, après l'exil d'Œdipe, c'est Créon qui remonte sur le trône, un nouveau père reprend la relève en toute bonne raison, semble-t-il. Rien de nouveau dans tout cela. La raison d'État ne serait que l'expansion de la raison de famille comme groupement autour d'une figure patriarcale ou patriote. Ça ne se passe jamais bien. Querelle des frères Polynice

2. C'est la figure de « l'esprit vrai », de « l'éthicité » dans la *Phénoménologie de l'Esprit* de Hegel.

et Étéocle dont on ne sait qui est l'aîné, querelle polarisée autour de la patrie : Étéocle était resté fidèle à la patrie ; Polynice avait porté les armes contre sa patrie, contre la fonction du père qui unit les éléments du groupe. Le révolté contre la fonction patriarcale est mort. La raison gérant la réalité devait lui refuser la sépulture. En toute bonne raison, il fallait l'exclure : comme ennemi de la structure patriarcale, il s'était exclu lui-même en s'instituant ; il était la ruine personnifiée du discours du maître.

La famille va pouvoir ici servir à toute autre chose. Le service de la famille va se porter sur le mort ; et c'est un service funèbre. Si Antigone soutient et veut à tout prix donner une sépulture de fortune, c'est pour une famille qui ne tourne plus autour du père ou de la patrie, mais du frère, de la querelle des frères, de la fratrie. Passage d'une famille verticale à une famille horizontale si on veut. Mais l'image est trompeuse : il ne s'agit ni d'aplatir ou d'aplanir les passions, ni de faire descendre le trône et l'autel au niveau du peuple. À quoi ou à qui sert-elle, cette structure familiale adelphique plutôt que patriarcale ou matriarcale ? Quelle est son utilité ?

L'utilité d'une famille horizontale ou adelphique pourrait être vue comme la multiplicité des frères enrôlés. Mais ce n'est là qu'une variante de la fonction multiplicatrice de la famille patriarcale. Polynice est mort, il ne sert plus à rien sinon à alimenter les vautours. C'est un service sans aucune utilité auquel se consacre Antigone. Elle ne prend pas parti pour le révolté contre le père. Le révolté est mort, mais pas enterré. L'entêtement et l'enterrement n'ont aucun sens du point de vue de la raison. C'est ce non-sens nourri d'inadéquation de haine et d'amour qui doit être nommé, c'est toute autre chose qu'un nom de famille ordinaire. Les Montaigu et Capulet n'ont plus seulement la fonction d'installer les rejetons dans une lignée imaginaire, ils n'ont plus seulement la fonction de dynamiser la prospérité symbolique créative, ils tiennent la fonction d'un réel inaccessible qui ne se laissera jamais réduire à un sens quel qu'il soit, la fonction du respect de la mort de Roméo et Juliette.

J'ai distingué trois services pour la famille, elle peut servir à produire un nombre d'enfants ou d'affiliés qui donne une puissance imaginaire (assembler), elle peut servir à assurer un principe, un maître qui coordonne une création symbolique (procréer), elle peut servir à soutenir un impossible qui nous situe dans le hors-sens réel (respecter).

Ces trois services fonctionnent toujours déjà confusément. On peut trouver ma présentation du fonctionnement familial en trois services assez artificielle. C'est précisément le cas. La distinction des trois est

une question de choix arbitraire, une question de lecture et d'interprétation : ainsi le service du respect puisé chez Antigone semble s'opposer au service du père imaginé en la personne de Créon ; mais on objecterait à raison que Créon ne tient justement pas la place du Nom-du-Père ; et la famille invoquée par Antigone pourrait très bien se revendiquer d'une paternité divine. On pourrait ainsi remettre en question chacun des détails de ma présentation. Rien n'est déjà fixé, et, dans l'abord de chaque phénomène familial particulier, on pourra tout aussi bien entendre une question imaginaire de fécondité par le nombre, une question symbolique de paternité fondatrice, une question réelle de respect de la création. C'est cet exercice que je vous propose *ad libitum*. J'ai parlé de l'utilité de la famille : à quoi ça sert ? Les trois services, service du père, service du nombre, service funèbre, décrivaient le fonctionnement de la famille. Mais cette description ne saurait suffire pour nous donner des points de repère dans notre pratique d'écoute. On n'y trouve aucune directive stable pour savoir ce qu'il faut faire. Le service quel qu'il soit laisse toujours à désirer.

Nous avons la chance de vivre dans une époque où il est évident que ces trois services s'écroulent. La masse qui faisait la normalité s'effrite, les églises se vident, les familles se décomposent en individus. La figure du père et de l'autorité s'effondre, la loi semble perdre son sens, les familles perdent leur centre. Le respect s'étiole, les grandes valeurs humaines sont remises en question. Nous avons la chance de vivre à une telle époque parce que c'est là précisément que peut se jouer la fonction de nomination, c'est-à-dire faire exister ce qui n'existe pas encore. Nommer ne consiste pas à mettre des mots sur les choses, comme on met des étiquettes sur des marchandises. Nommer, c'est faire advenir une chose nouvelle par le nom. C'est une nomination. Mais c'est la famille qui est une nomination. La famille ne vient pas remplir ou combler tel ou tel service préexistant : elle *est* la nomination de ces différentes fonctions qui, sans la famille, n'auraient aucune existence. Nommer, c'est toujours faire exister par le nom ce qui n'existait pas auparavant.

En m'exerçant à distinguer ces services, j'ai produit trois nominations et je dis que le fonctionnement de la famille consiste à produire des nominations semblables : la famille produit du « nombre », la famille produit du « père » (peu importe que ce soit la mère), la famille produit du « respect ».

Tout cela n'est que bavardage si nous ne précisons pas la structure de cette nomination.

À chaque nomination, nous distinguons deux choses : ce qui est nommé et la fonction nommante, autrement dit le service et la fonction de nomination propre à la famille. C'est la famille qui nomme le père, le nombre, le respect.

Ce qui est nommé est toujours en manque, en creux, en carence ; ça ne va pas ; le service est déficient et c'est la chance de notre époque. Une déficience demande à être comblée.

Une première façon de concevoir la nomination – la nomination comme étiquetage - serait en fonction de la réparation de la panne. La famille nommerait la déficience du service du nombre qui fait groupe, elle nommerait la déficience du service du père qui fait autorité, elle nommerait la déficience du service du mort qui fait respect. On aurait ainsi serré le problème comme on pourrait serrer l'enfant dans le tissu familial, dans la toile de l'araignée ou dans le web. « Serre-moi fort »³. Premier pas vers une solution du problème ? Diagnostic menant à la thérapeutique ?

Mais est-il possible de rétablir un certain consensus numérique, une certaine fonction paternelle revigorée, un nouveau respect plus adapté ?

Non seulement la famille n'est pas l'étiquette d'un problème ou d'un service déficient ; mais de plus, elle est aussi déficiente en elle-même. La famille doit serrer mais pas dans le sens de resserrer les boulons du service paternel, du service du nombre, du service funèbre. Car elle redouble les déficiences de chacun des services plutôt que de les combler. C'est la radicalisation de ces échecs plutôt que leur résolution qu'on peut attendre d'une famille très concrète. Au trou de chacun des services correspond un trou au niveau de la famille.

Si nous acceptons que la famille corresponde à quelque chose comme ces trois services, qu'elle ne se résolve pas à simplement y servir, qu'au contraire elle redouble l'impossibilité et l'échec qui leur sont inhérents, si la famille nomme ces impossibilités, on doit donner à la nomination un autre sens à serrer ; serrer non pour resserrer les boulons et immobiliser ; mais bien plutôt serrer le vent qui fait jaillir une nouvelle force inouïe. Si la famille nomme le trou de chaque service, elle ne se contente pas de le dupliquer. C'est le serrage qui permet de concrétiser une force qu'il s'agit de mettre en œuvre.

Lorsque la famille très concrète nomme la déficience de la fonction paternelle, il ne s'agit pas de réparer par une police familiale ; la famille est tout aussi trouée que la fonction paternelle. C'est par la combinai-

3. Selon le titre d'un article de Marc Darmon.

son de ces deux trous que se délimite un lieu où peut passer toute autre chose que la fonction paternelle. La nomination comme combinaison de deux trous crée un faux trou avide de ce qui s'y enserme sans se coller à aucun des deux trous. Il ne s'agit pas d'imaginer à partir du père ou de la famille ce qui viendra se jouer ici ; ça ne relève justement ni de l'imagination du père, ni de celle de la famille. On peut tenter de fixer les idées pourtant pour pouvoir tenir la combinaison bien fragile de la nomination : on imaginera l'adolescent se lançant dans un projet fou, inouï. Mais il n'est pas besoin d'imaginer ; il faut seulement savoir que le lieu de serrage doit être tenu par quelque chose d'autre, de tout autre, qui traverse sa structure. Ce qui est ainsi serré n'est jamais enserré dans la glu de la famille. Dans la serrure familiale, c'est la clef des champs. On pourrait l'imaginer comme la clef phallique en tant qu'elle est la mise en place d'un petit module de relance : on ne sait d'où c'est parti, on ne sait où ça va. On sait juste que le serrage de la nomination familiale a permis que ça passe. Et qu'en échange cette relance a validé la nomination.

Autres exemples : lorsqu'une famille très concrète nomme la déficience du nombre, il ne s'agit pas nécessairement d'assister la multiplication. Le trou est nommé et par la combinaison du nommant et du nommé, se crée un espace où peut se jouer toute autre chose que le nombre. De nouveau une relance qui transcende le nombre. Et lorsqu'une famille très concrète nomme la déficience du respect, il ne s'agit pas de commander le retour du respect. De nouveau, la nomination du trou du respect laisse la place pour une nouvelle création iconoclaste.

J'ai présenté la question de la famille comme une triple nomination dynamisante. Ce n'est possible qu'à la faveur des grandes carences mises en évidence à notre époque. La combinaison des déficiences du nommé et du nommant permet pourtant d'ouvrir un nouveau lieu pour une clef tout autre. Pourquoi entendre tel service plutôt qu'un autre ? C'est au choix, pourvu que s'y joue la valeur de la famille comme nomination. Elle n'enserme pas, elle serre le lieu d'une invention qui la fait tenir. La famille nom est nœud pour une invention. Dans mon exposé, j'ai voulu nommer les services et le serrage de la famille. Combinaison de déficiences sans doute. À vous peut-être d'y introduire une clef pour le faire tenir.

Discussion

P. M. - Merci Christian pour cet exposé, comme on dit, dense. C'est vrai que, parfois, peut-être a-t-on eu du mal à suivre dans tous les détails. Je vais peut-être demander à Jean-Marie si il peut rebondir là-dessus ou bien à certains dans la salle qui seraient peut-être d'avantage sensibles à la perspective déployée par Christian.

J.-M. F. - Il y a deux questions. Enfin moi, en suivant votre parcours, j'ai été un tout petit peu embarrassé au départ. Est-ce que, quand vous parlez de la famille comme groupe, si j'ai bien suivi la logique à suivre, la question pour moi c'est : est-ce que le groupe c'est autour du Un ? D'une certaine manière, sauf si c'est autour d'un manque. Mais il y a deux types de groupe quand même ; il y a le groupe autour du Un puis le groupe autour d'un manque. Alors justement, quelle est la place du couple, du copule quoi, de la copulation, au centre de la famille. Est-ce qu'il y a une place ? Ou, si vous faites référence même au Pater Familias, il me semble bien quand même que la place du Pater Familias, ou son pouvoir, c'était aussi d'être pris par le culte des morts, d'aller assurer, d'aller calmer les morts, pour qu'ils ne reviennent pas embêter les vivants. Il y avait quand même là un respect du mort il me semble, qui alimentait tout une part de toute la logique de pouvoir, mais enfin c'était tout une logique de pouvoir, et l'essentiel de la transmission, il me semble, était assurer le culte des morts pour laisser les vivants en paix et qu'il y ait un apaisement de cet ordre-là. Donc, des deux côtés si vous voulez, ma question là-dessus c'est : en quoi, par rapport à ce que vous avez avancé comme groupe, et on vous suit tout à fait là-dessus il me semble, en quoi la question du manque, pourrait-on dire, s'articule ou demande à être précisée peut-être (comme vous l'amenez au niveau du groupe), que ce soit du côté de la copulation, si elle a une place en tout cas, ou que ce soit du côté du rapport pour le père, Pater Familias, par rapport à la génération antérieure ?

Et puis l'autre question, qui est un peu différente, je ne sais pas très bien si je vais arriver à vous la poser correctement, c'est : comment la nomination peut avoir un effet de création en quelque sorte ? Et alors tout à fait d'accord avec ce que vous proposez comme ces deux consistances qui, nouées, feraient un faux trou, la question c'est d'abord qu'il faut que ces deux consistances soient de nature différente pour que vraiment... Mais c'est vrai, vous avez raison, c'est quelque chose qu'on rencontre dans la clinique et qui nous embarrasse justement quand il n'y a pas un symptôme constitué et qu'on va prendre le temps de constituer le symptôme. Seulement, est-ce

que la fonction paternelle et la fonction de la famille – il me semble que c'est ce que vous proposez – ces deux consistances différentes, parce que cette nomination elle vient d'où ? Qu'est-ce qui permet de faire troisième ? Enfin quelle est l'adresse qui permet comme autre consistance d'articuler, enfin de traverser ce faux trou pour articuler le « vent » que vous évoquiez là, je reprends votre terme, c'est le vent qui fait jaillir. Donc il y a ces deux consistances, si je me comprends bien, ce vent qui pourrait jaillir mais qui nécessite une adresse pour pouvoir se nouer.

CHRISTIAN FIERENS - Je trouve que ce sont deux remarques tout à fait intéressantes qui me permettent de préciser à juste titre mon propos, parce que mon propos était naturellement un petit peu caricatural puisque j'avais l'air de dire qu'il fallait que cette déficience apparaisse par exemple dans l'époque contemporaine et vous me faites remarquer que cette structure, elle est déjà là bien avant, notamment avec le Pater Familias défenseur du culte des morts, etc., donc la structure est déjà complexe, on est bien d'accord avec cela et donc mon exposé est caricatural pour amener la fonction de nomination.

Alors j'en viens à la question du manque qui s'inscrit dans la même optique. La question de la nomination où vous dites qu'il faut qu'il y ait deux consistances différentes, je pense est tout à fait importante, et cela, à mon avis c'est une question de lecture d'abord plutôt que de fait remarqué objectivement. Je pense que l'analyste doit être capable d'entendre à la fois ces deux structures comme deux choses différentes et en même temps de laisser cette place, c'est-à-dire de représenter éventuellement le semblant de cette place qui permettra qu'il y ait ce vent qui vienne s'y insérer. Et donc c'est une question de travail d'analyse plutôt que de chose objective. C'est pour cela que j'ai insisté sur le côté arbitraire de ma présentation qui ne vaut que pour la caricature de... qui est à réinventer par chacun.

P. M. - Une question de Jean-Jacques.

J-J. T. - Remerciements d'abord à Christian, je crois qu'il fait surgir, mais il faudra reprendre ça cet été sûrement, ça va revenir avec RSI là, parce que tu fais surgir une lecture de ce que tu entends par nomination, qui m'a paru à moi très importante, et on a par exemple chez Lacan, quand il travaille sur le pas-tout, quand il fait surgir, quand il nomme pas-tout, quand il dit pas-tout. Je pense que ça donne l'indication de ce que tu rapportes, c'est-à-dire que c'est exactement une façon de faire advenir une chose nouvelle par un nom, à condition qu'il y ait à la fois ce qui est nommé et la fonction nommante, et ça, ça me paraît extrêmement important dans le moment du séminaire où nous sommes.

Après, il y a autre chose qui me paraît important, mais il faudrait garder cela pour plus tard, c'est la question du nombre dans l'inconscient. La question du dénombrement, et la question du rapport des nombres au nom. Et je voulais juste, puisqu'on a surtout fait des références grecques, je crois que tu devrais lire avec intérêt, surtout dans la traduction qu'en donne Meschonnic, il y a un très beau texte biblique qui s'appelle justement : Les Nombres, qui est très intrigant, parce que ce n'est qu'une suite de noms de famille, suite des familles, leur nom et leur nombre, et il y a une longue liste : le nom - les nombres. Et puis, un peu fatigué, tu arrives à la fin du texte et il surgit une exception : de la tribu des Lévités, tu ne pourras pas dénombrer. C'est quand même extraordinaire ! C'est-à-dire, il y a bien longtemps, on a fait valoir qu'il fallait au moins une exception à la loi du nombre. Et peut-être ça nous intéresse, pour savoir comment faire exception à ce que Marc Morali évoquait là tout à l'heure, à savoir ; comment fait-on par exemple face au discours, « Disque-our-courant, comme disait Lacan. Donc je te remercie beaucoup, enfin voilà, c'est juste une indication de lecture.

P. M. - Jean-Jacques, dans la version de la bible hébraïque, les nombres c'est bien le terme, c'est bien le même mot, enfin c'est : les nombres, quoi ? Il n'y a pas un autre titre ?

V. N. - Oui, évidemment, c'est ton indéfectible optimisme qui ressort, qui est très intéressant. C'est serrer le vent d'où va jaillir la force. Je pense que c'est surtout au séminaire sur le symptôme que tu te réfères. Je trouve ça très intéressant. Ça veut dire que tu considères de toute façon que, si tout peut dégénérer, il y a quelque chose dans la fonction phallique qui ne le peut pas. C'est-à-dire qu'il n'y aurait pas de dégénérescence du signifiant par exemple, de choses comme ça, et qu'il y a là quelque chose qui a sa permanence et, alors, je pense que cette permanence, enfin cette permanence, je ne sais pas si c'est une permanence, mais, c'est pas seulement une affaire de nature, j'imagine quand même qu'il faut que soit maintenu une fonction du dire, enfin, pour ceux qui ne l'auraient pas en tête, évidemment ce que tu as mis en acte, c'est ce schéma de Lacan où le phallus, la droite infinie, vient vérifier le faux trou, vient le réaliser. Mais donc, il est toujours possible, finalement on s'imagine des fois que la fonction phallique tient au Père, nous on sait bien qu'on répète que non, mais là il y a quelque chose qui tient vraiment, donc, a priori, par la structure du langage, je pense, quand même soutenu par le dire.

CHRISTIAN FIERENS - Oui, mais c'est précisément, il me semble, la structure du dire elle-même, et quand tu dis « pas de dégénérescence du signifiant », il faut entendre pas de dégénérescence...

V. N. - Je voulais dire : quelque chose de définitif, de...

CHRISTIAN FIERENS - Dégénérescence du signifiant, en particulier tel qu'il est pris dans la signifiance, mais pas, justement à cause de cela, pas de dégénérescence du signifiant que je dirais pur, non pas qu'il soit purifié du reste, mais que la fonction peut être d'autant mieux tenue qu'il y a les déficiences qui se présentent, pour autant qu'on puisse justement, dans le travail d'écoute, les faire fonctionner dans cette optique du faux trou. Donc mon optimisme n'est pas démesuré parce qu'il faut encore pouvoir faire ça, mais je pense que, a priori, on peut entrevoir une possibilité à partir des déficiences justement, de pouvoir mettre en jeu ce que tu nommais précisément et justement la fonction du dire, du dire pur dans l'assemblage de ces deux déficiences.